

FRENCH SHORT STORIES

Read in French by

Armand Bégué of Brooklyn College

Louise Bégué of Sarah Lawrence College

Pierre Capritz of Yale University

Menuet by Guy de Maupassant

Une aventure en Calabre by Paul-Louis Courier

Jeannot et Colin by Voltaire

Complete with French texts and vocabulary

Folkways Records FL 9937



PQ
1275
F86
1960
v.1

MUSIC LP

FOLKWAYS FL 9937

Library of Congress Catalog Card Number : R63-430

© 1963 FOLKWAYS RECORDS & SERVICE Corp., 701 Seventh Ave., New York City

COVER DESIGN BY RONALD CYLNE

Descriptive notes are inside pocket

FRENCH SHORT STORIES

FOLKWAYS FL 9937

FOLKWAYS RECORDS Album No. FL 9937

© 1960 Folkways Records and Service Corp., 17 W. 60th St., N. Y. C., USA

FRENCH SHORT STORIES

by

**VOLTAIRE
DE MAUPASSANT
COURIER**



read in French by
Armand and Louise Bégué
and Pierre Capritz

Les grands malheurs ne m'attristent guère, dit Jean Bridelle, un vieux garçon qui passait pour sceptique. J'ai vu la guerre de bien près; les fortes brutalités de la nature ou des hommes peuvent nous faire pousser des cris d'horreur ou d'indignation, mais ne nous donnent point ce pincement au coeur, ce frisson qui vous passe dans le dos à la vue de certaines petites choses navrantes....

J'ai toujours devant les yeux deux ou trois choses que d'autres n'eussent point remarquées assurément, et qui sont entrées en moi comme de longues et minces piqûres inguérissables.

Vous ne comprendriez peut-être pas l'émotion qui m'est restée de ces rapides impressions. Je ne vous en dirai qu'une. Elle est très vieille, mais vive comme d'hier. Il se peut que mon imagination seule ait fait les frais de mon attendrissement.

J'ai cinquante ans. J'étais jeune alors et j'étudiais le droit. Un peu triste, un peu rêveur, imprégné d'une philosophie mélancolique, je n'aimais guère les cafés bruyants, les camarades braillards, ni les filles stupides. Je me levais tôt; et une de mes plus chères voluptés était de me promener seul, vers huit heures du matin, dans la pépinière du Luxembourg.

Vous ne l'avez pas connue, vous autres, cette pépinière? C'était comme un jardin oublié de l'autre siècle, un jardin joli comme un doux sourire de vieille. Des haies touffues séparaient les allées étroites et régulières, allées calmes entre deux murs de feuillage taillés avec méthode. Les grands ciseaux du jardinier alignaient sans relâche ces cloisons de branches; et, de place en place, on rencontrait des parterres de fleurs, des plates-bandes de petits arbres rangés comme des collégiens en promenade, des sociétés de rosiers magnifiques ou des régiments d'arbres à fruits.

Tout un coin de ce ravissant bosquet était habité par les abeilles. Leurs maisons de paille, sagement espacées sur des planches, ouvraient au soleil leurs portes grandes comme l'entrée d'un dé à coudre; et on rencontrait tout le long des chemins les mouches bourdonnantes et dorées, vraies maîtresses de ce lieu pacifique, vraies promeneuses de ces tranquilles allées en corridors.

Je venais là presque tous les matins. Je m'asseyais sur un banc et je lisais. Parfois je laissais retomber le livre sur mes genoux pour rêver, pour écouter autour de moi vivre Paris, et jouir du repos infini de ces charmilles à la mode ancienne.

Mais je m'aperçus bientôt que je n'étais pas seul à fréquenter ce lieu dès l'ouverture des barrières, et je rencontrais parfois, nez à nez, au coin d'un massif, un étrange petit vieillard.

Il portait des souliers à boucles d'argent, une culotte à pont, une redingote tabac d'Espagne, une dentelle en guise de cravate et un invraisemblable chapeau gris à grands bords et à grands poils, qui faisait penser au déluge.

Il était maigre, fort maigre, anguleux, grimaçant et souriant. Ses yeux palpitaient, s'agitaient sous un mouvement continu des paupières; et il avait toujours à la main une superbe canne à pommeau d'or qui devait être pour lui quelque souvenir magnifique.

Ce bonhomme m'étonna d'abord, puis m'intéressa outre mesure. Et je le guettais à travers les murs de feuilles, je le suivais de loin, m'arrêtant au détour des bosquets pour n'être point vu.

Et voilà qu'un matin, comme il se croyait bien seul, il se mit à faire des mouvements singuliers: quelques petits bonds d'abord, puis une révérence; puis il battit, de sa jambe grêle, un entrechat encore alerte, puis il commença à pivoter galamment, sautillant, se trémoussant

d'une façon drôle, souriant comme devant un public, faisant des grâces, arrondissant les bras, tortillant son pauvre corps de marionnette, adressant dans le vide de légers saluts attendrissants et ridicules. Il dansait!

Je demeurais pétrifié d'étonnement, me demandant lequel des deux était fou, lui ou moi.

Mais il s'arrêta soudain, s'avança comme vont les acteurs sur la scène, puis s'inclina en reculant avec des sourires gracieux et des baisers de comédienne qu'il jetait de sa main tremblante aux deux rangées d'arbres taillés.

Et il reprit avec gravité sa promenade.

A partir de ce jour, je ne le perdis plus de vue; et, chaque matin, il recommençait son exercice invraisemblable.

Une envie folle me prit de lui parler. Je me risquai, et, l'ayant salué, je lui dis:

-- Il fait bien bon aujourd'hui, monsieur.

Il s'inclina.

-- Oui, monsieur, c'est un vrai temps de jadis.

Huit jours après, nous étions amis et je connus son histoire. Il avait été maître de danse à l'Opéra, du temps du roi Louis XV. Sa belle canne était un cadeau du comte de Clermont. Et, quand on lui parlait de danse, il ne s'arrêtait plus de bavarder.

Or, voilà qu'un jour il me confia:

-- J'ai épousé la Castris, monsieur, Je vous présenterai si vous voulez, mais elle ne vient ici que sur le tantôt. Ce jardin, voyez-vous, c'est notre plaisir et notre vie. C'est tout ce qui nous reste d'autrefois. Il nous semble que nous ne pourrions plus exister si nous ne l'avions point. Cela est vieux et distingué, n'est-ce pas? Je crois y respirer un air qui n'a pas changé depuis ma jeunesse. Ma femme et moi, nous y passons tous nos après-midi. Mais moi, j'y viens dès le matin, car je me lève de bonne heure.

Dès que j'eus fini de déjeuner, je retournai au Lu-

xembourg, et bientôt j'aperçus mon ami qui donnait le bras avec cérémonie à une toute petite vieille femme vêtue de noir, et à qui je fus présenté. C'était la Castris, la grande danseuse aimée des princes, aimée du roi, aimée de tout ce siècle galant qui semble avoir laissé dans le monde une odeur d'amour.

Nous nous assîmes sur un banc de pierre. C'était au mois de mai. Un parfum de fleurs voltigeait dans les allées propres; un bon soleil glissait entre les feuilles et semait sur nous de larges gouttes de lumière. La robe noire de la Castris semblait toute mouillée de clarté.

Le jardin était vide. On entendait au loin rouler des fiacres.

-- Expliquez-moi donc, dis-je au vieux danseur, ce que c'était que le menuet.

Il tressaillit.

-- Le menuet, monsieur, c'est la reine des danses, et la danse des reines, entendez-vous? Depuis qu'il n'y a plus de rois, il n'y a plus de menuet.

Éloge

Et il commença, en style pompeux, un long adithyrambique auquel je ne compris rien. Je voulus me faire décrire les pas, tous les mouvements, les poses. Il s'embrouillait, s'exaspérant de son impuissance, nerveux et désolé.

Et soudain, se tournant vers son antique compagne, toujours silencieuse et grave:

-- Elise, veux-tu, dis, veux-tu, tu seras bien gentille, veux-tu que nous montrions à monsieur ce que c'était?

Elle tourna ses yeux inquiets de tous les côtés, puis se leva sans dire un mot et vint se placer en face de lui.

Alors je vis une chose inoubliable.

Ils allaient et venaient avec des simagrées enfantines, se souriaient, se balançaient, s'inclinaient, sautillaient pareils à deux vieilles poupées qu'aurait fait danser une mécanique ancienne, un peu brisée, construite jadis par un ouvrier fort habile, suivant la manière de son temps.

Et je les regardais, le coeur troublé de sensations extraordinaires, l'âme émue d'une indicible mélancolie. Il me semblait voir une apparition lamentable et coriègue, l'ombre démodée d'un siècle. J'avais envie de rire et besoin de pleurer.

Tout à coup ils s'arrêtèrent, ils avaient terminé les figures de la danse. Pendant quelques secondes ils restèrent debout l'un devant l'autre, grimaçant d'une façon surprenante; puis ils s'embrassèrent en sanglotant.

Je partais trois jours après pour la province. Je ne les ai point revus. Quand je revins à Paris, deux ans plus tard, on avait détruit la pépinière. Que sont-ils devenus sans le cher jardin d'autrefois, avec ses chemins en labyrinthe, son odeur du passé et les détours gracieux des charmilles?

Sont-ils morts? Errent-ils par les rues modernes comme des exiles sans espoir? Dansent-ils, spectres falots, un menuet fantastique entre les cyprès d'un cimetière, le long des sentiers bordés de tombes, au clair de lune?

Leur souvenir me hante, m'obsède, me torture, demeure en moi comme une blessure. Pourquoi? Je n'en sais rien.

Vous trouverez cela ridicule, sans doute?



Une aventure en Calabre (Paul-Louis Courier)

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure ... ma foi,

comme ce monsieur que nous vîmes au Raincy; vous en souvenez-vous? et mieux encore peut-être. Je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute; devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perditions, et il était nuit quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier: nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car, pour moi, j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mines de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire: il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi! s'il était écrit ...) il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides, le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mit au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! Ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa maîtresse.

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on contait

par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari:

-- Eh bien! enfin, voyons, faut-il les tuer tous les deux?

A quoi la femme répondit:

-- Oui.

Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore! Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups. En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entendis sur l'escalier quelqu'un, et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte: il ouvrit; mais avant d'entrer il posa la lampe, que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle de dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe:

-- Doucement, va doucement.

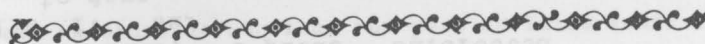
Quand il fut à l'échelle, il monta, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune

homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre ... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous réveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger: on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots:

-- Faut-il les tuer tous les deux?

Et je vous crois assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.



Glossary

This glossary has been prepared for students of second semester College French. It is complete except for articles, pronouns, pure cognates and near cognates such as: hôte host, omettre to omit, échapper to escape, etc...

Please note that this story is told in the "passé simple".

Examples:

... un sentier nous parut (paraître) plus court *a path seemed shorter to us; ... tout me déplut (déplaire) I disliked everything; ... nous cherchâmes (chercher) we looked for; ... je vis (voir) I saw; ... nous vîmes (voir) we saw; ... je m'assis (s'asseoir) I sat down; ... ils voulurent (vouloir) they wanted; ... je compris (comprendre) I understood...etc.

Abbreviations

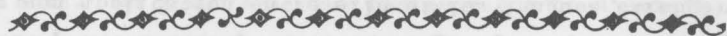
p.s. passé simple; cond. conditional; p.p. past participle

apporter to bring
assez rather, pretty
assis p.p. asseoir; s'asseoir to sit down
au-dessous de under
auprès near, close by

bas, basse low; en -- downstairs
bout m. end; au -- de after
bruit m. noise
Calabre f. Calabria, southwestern province of Italy
car because, for
causer to chatter
chapon m. capon
charbonnier m. woodsman making charcoal
chargé loaded
chemin m. road
cheminée f. fire-place; chimney
chevet m. head of a bed
corps m. body
coucher m. sleeping accomodation; -- to sleep;
se -- to lie down, to go to bed
couper to cut
Courier, Paul-Louis a man of letters and writer of
political pamphlets (1772-1825)
couteau m. knife
coutelas m. cutlass
croire to believe
dehors outside
déjà already
dent f. tooth
dépense f. cost, expense
déplaire to displease
derrière behind
dès que as soon as
deux; tous les -- both
devant ahead, in front of
deviner to guess
Dieu God
dogue m. big watch dog
doigt m. finger
doucement gently, quietly
dû p.p. devoir must; should, ought
échelle f. ladder
égarer to lead astray
élevé elevated, high
emporter to take along
endormi asleep
escalier m. stairs, staircase
espèce f. kind, sort
étendu stretched, lying down
être; -- de la famille to feel at home
eussiez, auriez cond. avoir to have
faire; -- le riche to act as a rich man; -- partie de
to be part of
fente f. crack
se fier à to trust
figure f. gait; face; appearance
fit p.s. faire; faire jour to be light, day light
foi f. faith; ma -- indeed

fort very; much
fusil m. gun
gorge f. throat
grimper to climb
guère hardly
hâïr to hate; -- à mort to hate to death
hauteur f. height, level
hurler to howl
imprudence f. carelessness, lack of pru caution
jambon m. ham
jeunesse f. youth
jour m. day light
lendemain m. next day
lieu m. place
lit m. bed
lorsque when
lumière f. light
maîtresse f. mistress
manger to eat
marbre m. marble
masquer to conceal, mask
méchant wicked, bad
mine f. looks, appearance
mit imperfect subjunctive mettre to put
moins; du -- at least
mort dead
mot m. word; du premier -- at the very first word
spoken
nid m. nest
nu bare, nude; --s pieds barefooted
oreille f. ear
oser to dare
parut p.s. paraître to appear; to seem
pendre (à) to hang (from)
se perdre to lose one's way
pied m. foot
pistolet m. pistol
plaindre to pity
plancher m. floor
plus ... plus the more ... the more
poser to place, put
presque almost
prêter to lend
prévoir to foresee
prier to pray, beg; se faire -- to have to be told
twice
propre very, same; decent, appetizing
Le Raincy industrial suburb, northeast of Paris
ramper to creep, crawl
respirer to breathe
rester to remain
réveiller to wake up
rire to laugh

saisir to seize, get hold of
 secours m. assistance
 sens m. meaning
 sentier m. path
 soin m. care; avoir -- to take care
 solive f. joist, beam
 sommeil m. sleep
 souci m. care, trouble
 soupçon m. suspicion
 soupente f. garret, loft
 su p.p. savoir to know
 suffit it is enough to say
 tant so much, so many; -- que as long as
 tomber; -- entre les mains to fall into the hands
 tout all; completely
 tranche f. slice
 travers; à -- through
 traversin m. bolster, long round pillow
 trop m. excess; -- too much
 tuer to kill
 valise f. suitcase
 veiller to stay awake, to watch
 vérité f. truth
 vîmes p.s. voir to see
 vint p.s. venir to come
 vivant alive
 voilà; nous -- here we are
 voix f. voice; à -- basse in a low voice
 vouloir to want; en -- à to have a grudge against



JEANNOT ET COLIN

(Voltaire)

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire, en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé; Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le tailion, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et Colin étaient fort jolis pour des Auvergnats; ils s'aimaient beaucoup, et ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs avec une veste de Lyon de fort bon goût; le tout était accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit. et ne fut point jaloux; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment, Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste, et apporte une seconde lettre à M. le marquis de la Jeannotière: c'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant, et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. Jeannot, le père, avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'est parce qu'on est heureux. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins qui, du rivage, vous regardent voguer à pleines voiles ouvrent des yeux étonnés; ils ne savent comment vous avez pu parvenir; ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école M. le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de com-

pliments à son ancien camarade, et lui fit ces lignes pour le congratuler. Le petit marquis ne lui fit point de réponse. Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis: ce gouverneur, qui était un homme de bel air et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire: "Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour....

-- Moi! monsieur, du latin! je n'en sais pas un mot, répondit le bel esprit, et bien m'en a pris: il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et les langues étrangères. Voyez toutes nos dames: elles ont l'esprit plus agréable que les hommes; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

-- Eh! n'avais-je pas raison? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde; et vous voyez bien que, s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin? Plaide-t-on en latin quand on a un procès?"

Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps à connaître Cicéron, Horace et Virgile.

-- Mais qu'apprendra-t-il donc? Car encore faut-il qu'il sache quelque chose. Ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie?

-- A quoi cela lui servira-t-il? répondit le gouverneur. Quand M. le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? Ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour

voyager, et on va très commodément de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

-- Vous avez raison, répliqua le père; mais j'ai entendu parler d'une belle science qu'on appelle, je crois, l'astronomie.

-- Quelle pitié! repartit le gouverneur. Se conduit-on par les astres dans ce monde? et faudra-t-il que M. le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les princesses d'Europe?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie. Le père était très indécis.

-- Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? disait-il.

-- A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait; et s'il sait les moyens de plaire, il saura tout: c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mère sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame, à ce discours, embrassa le gracieux ignorant, et lui dit:

-- On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant. Mon fils vous devra toute son éducation. Je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire.

-- Hélas! madame, à quoi cela est-il bon? répondit-il. Il n'y a certainement d'agréable que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits, ne sont que des fables convenues; et pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France, et que son successeur ait été bête?

-- Rien n'est mieux dit! s'écria le gouverneur. On

étouffe l'esprit des enfants sous un amas de connaissances inutiles. Mais de toutes les sciences, la plus absurde, à mon avis, et celle qui est le plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes et des points qui n'existent pas dans la nature. On fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité, on n'y puisse pas passer un fétu. La géométrie, en vérité, n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Monsieur et madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entièrement de son avis.

— Un seigneur comme M. le marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse, qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur heureusement né n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur. Mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer. Il suffit que M. le marquis ait du goût; c'est aux artistes à travailler pour lui, et c'est en quoi on a très grande raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très riches) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent, à la longue, juger de toutes les choses qu'ils commandent et qu'ils paient.

L'aimable ignorant prit alors la parole et dit:

— Vous avez très bien remarqué, madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès? S'est-on

jamais avisé, dans la bonne compagnie, de parler de géométrie? Demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil?

— Non, sans doute! s'écria la marquise de la Jeannotière, que ses charmes avaient initiée quelquefois dans le beau monde; et monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras. Mais enfin, que lui apprendra-t-on? Car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un "b".

— Par un "b", madame? Ne serait-ce point la botanique?

— Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait. Elle commençait, vous dis-je, par un "b", et finissait par un "on".

— Ah! J'entends, madame, c'est le blason. C'est, à la vérité une science très profonde, mais elle n'est plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse, c'était la chose du monde la plus utile dans un Etat bien policé. D'ailleurs cette étude serait infinie. Il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries, et vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté.

Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que M. le marquis apprendrait à danser.

La nature, qui fait tout, lui avait donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux: c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes

Une jeune veuve de qualité, leur voisine, qui n'avait

qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de M. et de Mme de la Jeannotière, en se les appropriant et en épousant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle, se laissa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le conduisit par degrés, l'enchantait, le subjuguait sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage. Les parents, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition: ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouser une femme qu'il adorait et dont il était aimé. Les amis de la maison le félicitaient. On allait rédiger les articles, en travaillant aux habits de nocce et à l'épithalame.

Le jeune marquis était, un matin, aux genoux de la charmante épouse que l'amour, l'estime et l'amitié allaient lui donner. Ils goûtaient, dans une conversation tendre et animée, les prémices de leur bonheur. Ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse, quand un valet de chambre de Mme la mère arrive tout effaré.

— Voici bien d'autres nouvelles, dit-il. Des huissiers démenagent la maison de Monsieur et de Madame. Tout est saisi par des créanciers; on parle de prise de corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages.

— Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que ça, ce que c'est que cette aventure-là.

— Oui, dit la veuve. Allez punir ces coquins-là, allez vite.

Il y court. Il arrive à la maison. Son père était déjà emprisonné. Tous les domestiques avaient fui, chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes. Il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune, de sa beauté, de ses fautes et de ses folles dépenses.

Après que le fils eut longtemps pleuré avec la mère, il lui dit enfin:

— Ne nous désespérons pas. Cette jeune veuve m'aime éperdument; elle est plus généreuse encore que riche; je réponds d'elle; je vole à elle, et je vais vous l'amener.

Il retourne chez sa maîtresse. Il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable.

— Quoi! C'est vous! M. de la Jeannotière. Que venez-vous faire ici? Abandonne-t-on ainsi sa mère? Allez chez cette pauvre femme et dites-lui que je lui veux toujours du bien. J'ai besoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence.

— Mon garçon, tu me parais assez bien tourné, lui dit l'officier. Si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le marquis, stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein et lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire, comme lui, gouverneur d'enfants.

— Hélas! Je ne sais rien; vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la cause de mon malheur.

Et il sanglotait en lui parlant ainsi.

— Faites des romans, lui dit un bel esprit qui était là. C'est une excellente ressource à Paris.

.... Comme le jeune marquis était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante, à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivie de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu: c'était un visage rond et frais, qui respirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme, brune, et assez grossièrement agréable, était canotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis, immobile, abîmé dans sa douleur.

— En! Mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'est là

Jeannot!

À ce nom, le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête.

-- C'est Jeannot lui-même! C'est Jeannot!

Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin. La honte et les pleurs couvrirent son visage.

-- Tu m'as abandonné, dit Colin; mais tu as beau être un grand seigneur, je t'aimerai toujours.

Jeannot, confus et attendri, lui conta en sanglotant une partie de son histoire.

-- Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin; embrasse la petite femme, et allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage.

-- Qu'est-ce donc que tout cet attirail? Vous appartient-il?

-- Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays. Je suis à la tête d'une bonne facture de fer étamé et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits. Nous travaillons beaucoup. Dieu nous bénit. Nous n'avons point changé d'état; nous sommes heureux. Nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis: toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays; je t'apprendrai le métier; il n'est pas difficile; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot, éperdu, se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte; et il se disait tout bas: "Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours. Quelle instruction!" La bonté d'âme de Colin développe, dans le cœur de Jeannot, le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère.

-- Nous aurons soin de ta mère, dit Colin; et quant à ton bonhomme de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires; ses créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose; je me charge de tout.

Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents, qui reprirent leur première profession. Il épousa une soeur de Colin, laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très heureux. Et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

Armand Begue; Brooklyn College
Louise Begue; Sarah Lawrence
Pierre Capritz; Yale University